

BULLETIN MENSUEL  
DE LA  
**SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON**

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937  
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON. D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON  
REUNIES  
et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

**Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6<sup>me</sup>)**

Trésorier : M. H. BONVALLET, 20, rue Molière, Lyon (6<sup>e</sup>).

---

<b>ABONNEMENT ANNUEL</b> :	France et Union .. . . . .	10 F	— C.C.P. Lyon 101-98
	Etranger .. . . . .	11 F	
	Scolaires .. . . . .	5 F	

---

## ALBERT POUCHET (1880-1965)

Le mercredi 17 mars 1965, Albert POUCHET, ancien Président de notre Société, fondateur et Président en exercice de sa Section mycologique, connu des milieux spécialisés du monde entier, quittait ce monde après y être demeuré tout près de quatre-vingt-cinq années.

Pendant presque un demi-siècle, il a tenu à la *Société Linnéenne de Lyon* une place exceptionnelle qui, peut-être, au moins à certains égards, surpasse celle même qu'y avait tenue le Dr Ph. RIEL.

D'autre part, si le mycologue fut éminent, l'homme possédait également des traits assez remarquables. Aussi, paraît-il indiqué de lui consacrer quelques pages, tant pour satisfaire à un devoir de reconnaissance que pour cerner le contour d'une personnalité comme on n'en rencontre que très rarement.

C'est d'une famille fort modeste et, disons-le comme il le disait lui-même, d'une famille franchement pauvre, qu'il naquit à Beaujeu (Rhône), le 26-6-1880.

Très mauvais écolier (mais oui !), non point qu'il fût paresseux mais parce que, de son propre aveu, il ne comprenait rien à rien, regardait tout ce qui était imprimé comme grimoire indéchiffrable, vide de sens, en un mot et toujours pour m'exprimer comme lui, parce qu'il était « complètement bouché », il fit de simples études primaires et il les fit mauvaises.

« Bouché », il l'était dans tous les domaines, au point, par exemple, d'être incapable, à l'âge de 12 ans, de saisir le sens des relations de parenté exprimées par les mots *oncle* ou *beau-frère*.

Ceci étant, il ne pouvait être question pour lui d'être présenté au certificat d'études où il n'avait aucune chance d'être reçu. Il quitta donc l'école avant d'avoir 13 ans et sans y avoir acquis le moindre bagage.

Sa mère décida qu'il était temps de le mettre au travail et le plaça chez un « bougnat ». Sa besogne essentielle consistait à « faire des picar-lats » ce qui, pour les non-lyonnais, doit se traduire par : couper de longueur des délignages de sapin et les botter en paquets de bois d'allumage.

Son patron, considérant cette ...formation comme une rémunération amplement suffisante, ne lui en donnait point d'autre. Madame POUCHET mère, trouvant que rien c'était trop peu, le retira de l'échoppe et le plaça comme apprenti chez un cordonnier.

C'est à ce moment qu'il atteignit l'âge de la puberté et ceci fut pour lui — sur le plan intellectuel — une extraordinaire aventure.

Il y a, je crois, actuellement, un accord général chez tous les spécialistes de l'adolescence, chez les pédagogues, les testeurs, les orienteurs, les psycho-techniciens, etc., pour admettre que la puberté n'influe en rien sur le développement de l'intelligence et ceci contrairement à ce que longtemps on avait cru. La théorie moderne est que l'intelligence, telle qu'on la mesure chez l'enfant par les tests appropriés, se retrouve exactement au même niveau chez l'adolescent et, plus tard, chez l'homme. Avec les années, on acquiert de l'expérience, certes, mais la valeur, la qualité foncière, de l'outil « intelligence » est considérée

comme un invariant absolu. C'est là une notion qui, pour beaucoup, est un article de foi.

Or, chez notre ami, ce fut exactement le contraire de ce que veut cette théorie qui se produisit et ce fut un démenti des plus nets qui fut infligé à la doctrine de la permanence du niveau intellectuel tout au long de la vie et, en particulier, avant et après l'orage pubertaire.

A peine eut-il quitté le stade de l'enfance pour passer à celui de jeune homme qu'il eut soudain l'impression d'être « débouché ». Ce fut, me dit-il, comme si un rideau s'était brusquement déchiré. Tout lui était obscur : tout lui devint lumineux. Rien n'éveillait son intérêt : tout lui parut désormais plein de saveur et d'attrait. Il entendait se cantonner dans une ignorance générale : il se mit à vouloir tout comprendre et tout connaître. J'ai dit la répulsion que lui causait ce qui était imprimé : dès sa quatorzième année, il éprouva une véritable fringale de lecture, fringale qui se poursuivit sans relâche durant toute sa longue existence et ne le quitta guère que deux ou trois semaines avant sa mort (lorsqu'il dut entrer en clinique à l'occasion de sa dernière maladie, il emporta avec lui « de quoi faire de l'anglais »).

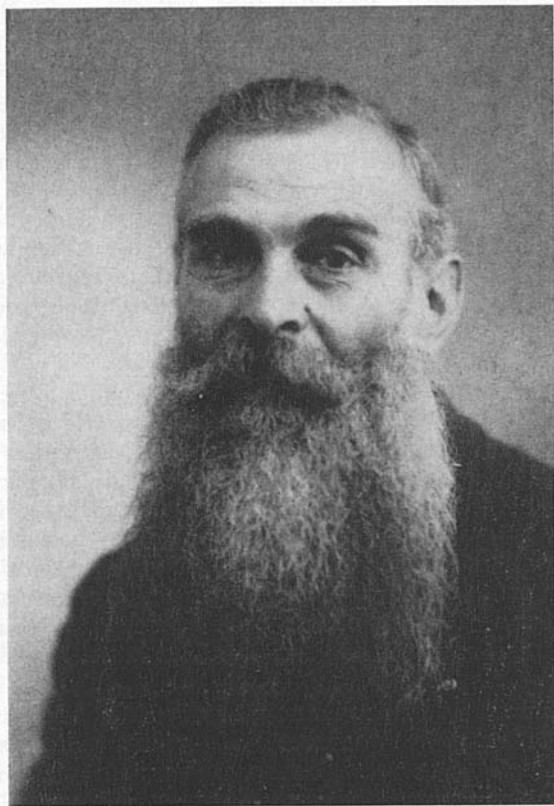
Le dimanche, alors que ses camarades d'atelier allaient s'amuser, il s'esquivait, filait solitaire vers la campagne, marchait longtemps puis s'asseyait sous un arbre, tirait un livre de sa poche (il en avait toujours plusieurs sur lui) et le dévorait avec gloutonnerie.

Cette fascination du livre, cet attrait pour les mille univers qu'il ouvre, atteignirent chez lui un degré dont l'énuméré des ouvrages qui furent trouvés dans son appartement après sa mort donnera une meilleure idée que tout ce qu'on en pourrait écrire.

Je ne jette que quelques titres parmi des centaines et, bien entendu, en ne mentionnant que les livres extra-mycologiques : Les *Mémoires de Casanova* voisinaient avec les *Évangiles de la Vierge* et un recueil de chansons de régiment fraternisait avec un énorme Catéchisme de plus de 600 pages. Sur un rayon, on trouvait l'*Accord des participes*, l'*Orthographe d'usage*, la *Composition et le style*, *Leçons de choses*. On sentait que, conscient de l'insuffisance de son instruction, il voulait à tout prix la compléter, ce qu'il fit d'ailleurs, avec une ténacité admirable et jusqu'à sa mort. Un des premiers souvenirs que j'aie de lui est la vision d'un homme, accoudé sur sa table, tête dans les mains et pâlisant sur un livre, cartonné de bleu nuit, que nous fûmes nombreux, jadis, à devoir apprendre par cœur : René DOUMIC, *Histoire de la Littérature française* ! Nous trouvâmes encore chez lui, chez lui qui avait quitté l'école presque analphabète, des ouvrages tels que *Manuel de Psychologie*, *Notions de Droit civil*, *Le dernier Abencerage*, *Épîtres et Ballades* de Clément MAROT, *Précis de Pathologie interne*, *Précis d'Obstétrique*, *Méthode simple pour jouer de la mandoline*, *Infections et intoxications endogènes et exogènes*, la *Peinture allemande du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, *l'Athlétisme en 26 leçons*, *Traité de Dermatologie*, les *Bons usages*, une Bible superbe, des romans policiers, une bonne demi-douzaine de livres de cuisine et des dictionnaires sans nombre qui lui servaient à déchiffrer les diagnostics de champignons rédigés en anglais, allemand ou latin. Il trébucha cependant sur la langue tchèque, bien qu'à 80 ans, il vint me voir et me montrant une grammaire de cette langue, m'annonça que « ça commençait à rentrer ». Bel exemple d'opsimathie qui fait songer

à CATON l'Ancien dont la légende rapporte, et l'on admire, qu'il apprit le grec tout juste au même âge !

Doit-on conclure que notre Président avait lu ces livres et en avait absorbé le contenu ? Non, assurément non et l'on peut gager qu'il n'avait pas lu à fond les neuf dixièmes d'entre eux ; comment l'eût-il fait, comment l'eût-il pu, dévoré vivant qu'il était par une nuée de correspondants qui lui réclamaient des déterminations et ne lui laissaient pas une minute de répit ? Mais tous ces ouvrages, même simplement parcourus, n'en témoignent pas moins par leur étonnante diversité dont la liste ci-dessus ne donne bien qu'un tout petit aperçu, de cette soif de s'instruire, de cet appétit insatiable, véritablement boulimique, pour



Dans la force de l'âge (54 ans).

tout ce qu'il ignorait et qui, lorsqu'on l'entretenait d'un sujet nouveau pour lui, le faisait vous regarder de ses petits yeux vifs, ardant d'envie de comprendre et qui semblaient venir chercher le sens des paroles sur les lèvres mêmes de son interlocuteur.

Nous verrons d'ailleurs que plus tard, lorsqu'il se fut définitivement orienté vers l'étude des champignons, il renonça à pâturer dans toutes les prairies et, inversant sa formule précédente, s'enferma dans la seule mycologie, fermant résolument toutes les autres portes, conservant

seulement une petite place tendre pour tout ce qui touchait à la médecine.

Mais nous avons laissé A. POUCHET jeune apprenti cordonnier. Apportant à ce nouveau métier cette fièvre, cette passion de bien faire ou, plus exactement, de faire *mieux* que quiconque, qu'il apporta à toutes ses entreprises, il devint très vite un ouvrier réputé que se disputaient les patrons à la riche clientèle faisant exécuter ses chaussures sur mesure, dans des cuirs de luxe.

En 1901, à l'âge de 21 ans, il se maria — et faillit y laisser sa santé. Toujours ce besoin d'exceller ! On comprendra que je ne puisse m'exprimer à propos de notre ami avec la même liberté que l'auteur d'*Olympio* nous parlant de son héros, sans quoi je pourrais rapporter ici des données ...numériques tout à fait comparables à celles qu'André MAUROIS s'est risqué à nous fournir sur Victor HUGO dans son chapitre V.

Ceci, joint à ce qu'à ce moment il envisageait de s'établir à son compte, ce qui l'amenait à redoubler d'efforts professionnels, aboutit à un état de surmenage tel que, débilité au dernier degré, il tomba malade et fit à 24 ans une pleurésie sèche fort suspecte dont il se remit fort mal.

Il traîna ainsi une santé assez pitoyable pendant quelque temps lorsque, encore très faible, il fut atteint par une grippe sévère qui le mit à bas complètement et durablement. Pendant longtemps, me dit-il, il avait à peine la force de se tenir debout. Il dut, à ce moment, subir des reproches répétés et s'entendre bien des fois traiter de paresseux. Lui !

Cet état d'asthénie et de fragilité dura dix longues années. Ceux qui ont rencontré Albert POUCHET dans la seconde moitié de sa vie et qui se sont extasiés sur cette santé incroyable qui, largement septuagénaire, lui permettait, en excursion, voire en ascension, de faire capituler des jeunes gens et d'être frais et dispos le lendemain pour recommencer les exploits de la veille, ceux-là, dis-je, ne voudront pas croire que cet homme au corps d'acier put, pendant une décennie entière, faire figure de maladif, de souffreteux et de dyspeptique chronique, car, outre ses atteintes pulmonaires alors à peu près liquidées, il souffrait d'une impossibilité permanente de digérer normalement. Mais il n'allait pas tarder à avoir sa revanche.

En 1914, donc à 34 ans, nullement remis, il fut mobilisé. Son état lui faisait redouter les inconvénients de la guerre infiniment plus que le danger auquel il ne pensait pas trop. De nombreuses photos de lui à cette époque et en tenue militaire, montrant son visage creusé, ses joues maigres, ses yeux cernés et enfoncés, confirment bien tout ce qu'il m'a raconté sur cette période de sa vie. Il partit donc à la guerre, poches et sac bourrés de petites prises de bicarbonate sans lequel il ne parvenait pas à digérer.

Mais voici qu'un beau jour, ses camarades s'aperçurent qu'il ne commençait jamais un repas sans vider scrupuleusement dans son quart une des petites prises dont il était bardé. A l'armée, on ne se ménage guère et ce furent alors des railleries, probablement assez lourdes, et des brocards sans fin. Son amour-propre — qui était et fut toujours très vif, pour ne pas dire : à vif — en souffrit à un point inimaginable et ceux qui ont connu un POUCHET indomptable seront sans doute bien étonnés

de lire que, blagué par chacun, il s'enfuit un jour et alla se réfugier dans une grange pour y pleurer longuement d'humiliation !

Cet incident l'atteignit profondément et son orgueil en fut blessé à un point tel qu'il lui dicta une décision héroïque : les prises de bicarbonate allèrent finir misérablement au fond d'une mare et, de ce jour, le soldat POUCHET partit gaillardement et sans armes digestives à l'assaut de l'ordinaire du poilu.

Un de nos maîtres lyonnais répétait volontiers qu'entre les « organiques » et les « fonctionnels », la guerre de 1914 avait fait le départ. « Elle a, me dit-il un jour, aggravé les organiques, mais elle a guéri les fonctionnels ».

La dyspepsie de POUCHET était donc fonctionnelle car elle guérit et guérit complètement, du fait, sans aucun doute, de la vie, dangereuse certes mais proche de la nature, qu'il mena en plein air et sans soucis, sans surmenage d'aucune sorte, pendant de longs mois de guerre.

A la faveur de ce changement, de cette rupture complète avec un certain mode d'existence, notre futur Président opéra l'extraordinaire rétablissement qui fit de lui, après dix années de santé languissante, l'homme bâti à chaux et à sable dont la résistance physique fit, quarante ans durant, l'émerveillement de chacun.

Non seulement, à partir de cette époque il put, comme on dit, digérer des cailloux, mais aucune maladie ne semblait pouvoir avoir prise sur lui. Un hiver, parti récolter les premiers *Sarcoscypha coccinea* (c'était pour lui une tradition), il dut attendre un car pendant une heure et demie sous une pluie glacée. Dans la nuit, il fut pris de frissons et eut une poussée de fièvre des plus violentes puisqu'il atteignit 40,1°. Un autre s'en fut alité plusieurs jours. Non point lui ! Le lendemain, malgré la fièvre et bien qu'on fût en plein hiver, il se rendit à son travail, ne l'interrompit pas un instant et personne ne soupçonna son état. Il avait pourtant alors 76 ans.

Peu de temps auparavant, grim pant sur les flancs du Pilat, il fut pris d'un sérieux malaise. La respiration lui manquait, il ne pouvait plus faire un pas. Un spasme cardiaque menaçait de le terrasser. N'importe lequel d'entre nous aurait songé à un infarctus, se serait aussitôt allongé à même le sol, aurait attendu dans l'angoisse. POUCHET, furieux contre sa carcasse, l'injuria tel TURENNE, fit sauter son rucksack d'un coup d'épaule, le posa à terre, chercha les plus grosses pierres qu'il put trouver, l'en emplit, le rechargea et, serrant les dents, courbé sous son fardeau, s'obligea à repartir en pleine côte d'un pas accéléré, tenant que le meilleur moyen de dresser un corps qui se rebelle c'est de lui demander davantage, voire un peu plus qu'il ne peut faire. Le procédé réussit ; dompté, son cœur le hissa, lui et sa pierraille, jusqu'au sommet du Mont Pilat... et ne se permit plus jamais aucune défaillance de cet ordre. Que penserait un cardiologue de cette étrange thérapeutique ?

Sa forme physique était telle que, lorsqu'on dut l'opérer à l'occasion de sa dernière maladie, soit donc dans sa 85<sup>e</sup> année, elle fit dire aux médecins : l'âge physiologique de cet homme est de 68 à 70 ans. Mais j'anticipe.

Revenu de la guerre de 1914-1918, il reprit son métier de fin ouvrier cordonnier. Il le conserva longtemps. Puis on lui proposa une situation meilleure à la maison BERLIET où il dirigea un service en relation avec

tout ce qui, dans l'usine, était en cuir : courroies, joints, etc. Il y resta bon nombre d'années, y donnant, comme dans tous ses emplois, entière satisfaction et apportant à ces fonctions ce zèle sans réserve qui était un de ses propres. Pourtant, lors des remous de la Libération, il perdit brusquement sa place dans des conditions sur lesquelles je glisserai.

Il se trouva ainsi brusquement jeté sur le pavé à un âge (65 ans) où perdre sa situation condamnait à n'en jamais trouver d'autre.

Il fut quelque peu démoralisé par cet incident mais il réagit bien vite. Il fit deux ou trois tentatives ici ou là puis entra chez un pharmacien comme garçon de courses et homme de peine. En dépit de ce que cette situation avait de terriblement humble pour un homme de sa valeur, je crois pouvoir dire qu'il n'en souffrit pas, sinon tout au début, car il évoluait là dans un milieu à fumet scientifique qui cadrait fort bien avec ses goûts. Il apprit aussitôt la composition d'un nombre infini de spécialités, leurs propriétés, les affections qu'elles sont censées soulager ou guérir. De cette époque date le regain d'intérêt qu'il prit aux livres de médecine qui, de tout temps, l'avaient attiré et ceux qui allaient le voir le trouvaient souvent penché sur de gros volumes qu'il prenait la peine de résumer en d'innombrables notes.

Petit à petit, on lui confia des occupations un peu moins subalternes et il était très fier quand on le chargeait de tâches plus relevées.

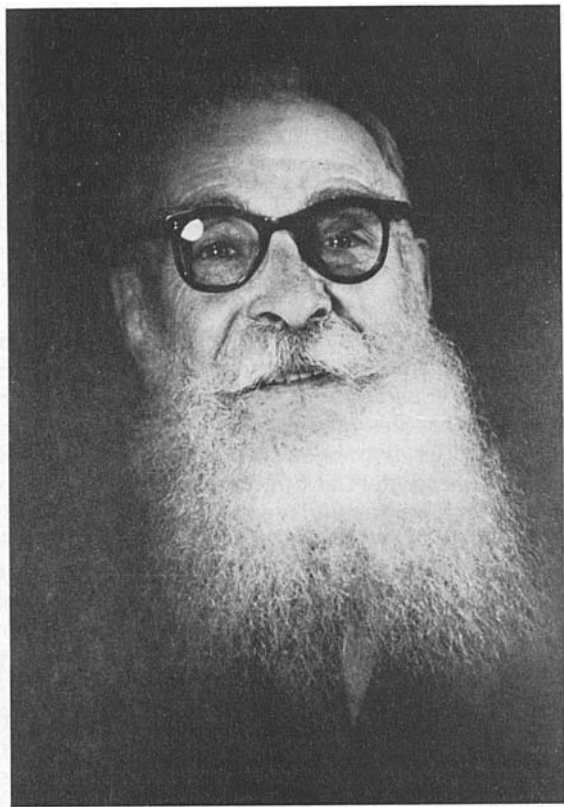
Il est difficile de se représenter sa vie à cette époque. Songeons qu'il avait à faire face à son travail quotidien — et, son tempérament le poussant, il y faisait toujours bonne mesure — : il avait sa chère mycologie, un flot d'envois à déterminer, des lettres à écrire par douzaines, l'Office de détermination à assurer où, en automne, se pressaient parfois une centaine de récolteurs, des excursions publiques à diriger, des sorties privées que chacun lui réclamait : mais en outre, veuf, sans enfants, sans famille, il avait encore le souci du ménage. Il dut se mettre aux achats de provisions (et s'entendait comme pas un à faire son marché), à la cuisine où il se piquait de fort bien réussir, à la vaisselle, au raccommodage ! Comme, en dépit de prodiges d'activité, il ne pouvait venir à bout de toutes ces besognes, il dut prendre des mesures radicales. C'est ainsi que, pour n'avoir pas à tirer l'aiguille quand chaussettes ou caleçon s'avaient de se percer, et après avoir tout d'abord tenté d'aveugler les brèches avec du leucoplast et un fer chaud, il adopta une bonne fois la solution la plus simple ou plutôt la solution simplificatrice : celle qui supprimait le problème. Autant de temps gagné pour la mycologie.

Pendant des années, il tenta de lutter contre l'invasion de son petit appartement par le désordre et par la poussière. Mais, dans les derniers temps, on a l'impression qu'il renonça. Jour après jour, il était cerné de plus en plus étroitement par un incroyable amoncellement de livres, de brochures, de boîtes, de tubes, d'échantillons séchés ou mi-pourris, de vestiges ménagers et, le chaos gagnant, il se contentait de livrer des combats de retardement et de défendre tant bien que mal contre le cercle qui se refermait et ne respectait ni les sièges ni le sol, les quelques décimètres carrés de table qui lui étaient nécessaires pour poser un livre et un champignon.

C'est aux environs de 75 ans qu'il décida de prendre sa retraite afin, dit-il, de pouvoir ...travailler. Entendons par là : faire de la mycologie

à plus haute dose que jamais car le reste était, bien évidemment, temps gâché.

Travailler, certes, mais aussi jouir de l'existence. De fait, cet homme qui, pendant trois quarts de siècle, avait choisi, un peu par nécessité au début, beaucoup par disposition naturelle, de ne rien s'accorder, qui n'avait jamais bu que de l'eau claire, ne s'était jamais chauffé, n'avait jamais fumé, ne s'était jamais permis la moindre distraction, qui, à cette époque, me disait être allé deux fois au cinéma depuis l'invention



La verte vieillesse (75 ans environ).

Photo X.

du « parlant », cet homme décida brusquement de changer son mode de vie. Cela lui fut d'autant plus facile que de nombreux collègues l'invitaient, le conviaient fréquemment à de bons repas, agréablement arrosés. Au début, cela lui déplaisait franchement et même le choquait assez vivement. Mais, petit à petit, il y prit goût et se laissa alors inviter de plus en plus volontiers, non seulement pour des repas ou des sorties d'une journée mais pour des séjours d'une certaine durée chez l'un ou chez l'autre. Il voyagea, il participa à de nombreux congrès mycologiques, bref, il fit, entre 75 et 85 ans, ce que d'autres font dans la force de l'âge.

Un jour, définitivement conquis par cette nouvelle formule, il me déclara à trois reprises et avec force : « Maintenant, je veux vivre ! ». Il avait alors 81 ans !

Et si, par *vivre* on doit entendre : exercer une intense activité en même temps physique et cérébrale, on peut, certes, reconnaître qu'il *vécut*.

Courant le champignon cinquante semaines dans l'année (ce qui lui permettait de connaître des centaines de stations et d'apporter une espèce donnée dans les plus courts délais à qui « lui en passait commande », comme il disait), consacrant ses veillées à étudier ses récoltes, recevant un abondant courrier et, je l'ai dit plus haut, d'innombrables envois, il n'avait jamais une seconde à lui. Mais c'était surtout l'automne qui était pour lui la période de tension maximale. Chacun de ses dimanches était pris par l'organisation d'une Exposition, tantôt dans un groupe, tantôt dans un autre. Dans ces occasions, préoccupé par sa tâche, il se levait parfois à 3 heures du matin sans avoir fermé l'œil. Il en était de même les veilles d'excursion où, tel le chasseur qui ne peut trouver le sommeil pendant la nuit qui précède l'ouverture, il ne parvenait pas à s'endormir, l'excitation de l'aventure, pourtant des centaines de fois répétée, n'ayant jamais réussi à s'éteindre.

Cette vie tendue, sans pause ni répit, survoltée en permanence, lui fit d'ailleurs perdre le sommeil et, pendant ces dix ou quinze dernières années, il se plaignait constamment de ne plus pouvoir le rencontrer et ce en dépit des innombrables médicaments dont il usait à cette fin (j'ai relevé 21 (!) spécialités hypnogènes parmi toutes celles qui furent trouvées chez lui après sa mort et qui, par leur nombre étonnant — plus d'un millier ! — témoignaient de sa foi, pour ne pas dire de son fétichisme, à l'égard de la médecine. Que l'on se rassure, d'ailleurs : s'il se donnait la curieuse satisfaction de vivre au milieu d'une montagne de produits pharmaceutiques, il n'usait guère, et assez modérément, que de ceux qui font dormir et aussi des vitamines pour lesquelles il avait une véritable religion, trop bien portant et trop sensé qu'il était pour toucher à tous les autres).

Son système nerveux, trop lourdement taxé, se cabrait souvent. Notre Président se montrait alors irritable et le malheureux qui lui présentait un champignon sous un nom erroné, ou mal cueilli, ou déjà altéré, était foudroyé et rejeté dans les ténèbres extérieures d'une courte phrase sèche qui agitait brièvement une barbe magnifique, avant même d'avoir eu le temps de comprendre sa faute. Ceux qui connaissaient notre ami accueillaient sans émotion excessive ces coups de boutoir qui trahissaient tout simplement un état de surmenage permanent. Quand se manifestait son caractère « soupe au lait », on attendait la fin du débordement ; elle ne tardait jamais et il ne restait rien de l'incident. La vivacité de ses réactions ne doit pas faire douter de sa délicatesse naturelle. Il en avait beaucoup et l'on en pourrait donner des preuves précises.

Au surplus, cet état de tension faisait partie de son tempérament et lui était en quelque sorte nécessaire. On dit parfois de certaines personnes qu'elles ne savent pas se reposer. C'était exactement le cas de POUCHET. Il n'en avait pas le temps mais, l'eût-il eu, que cela lui aurait été insupportable. Il fallait qu'il fit tourner sa mécanique

cérébrale sans arrêt, sans relâche. Il avait un prurit de travail intellectuel comme d'autres ont besoin de se ronger les ongles ou comme l'écureuil tourne sans cesse dans sa cage. Quand, l'hiver, une couche de neige lui supprimait péremptoirement toute possibilité de récolte (et il ne fallait pas moins pour qu'il renoncât à aller en excursion), il se mettait à sa table et, faute de pouvoir faire mieux, il copiait, copiait éperdument, n'importe quoi ou autre chose. Dans son appartement, nous avons trouvé, manuscrites, 600 descriptions latines, celles de l'*Iconographia mycologica* de BRESADOLA. Il fallait que son cerveau eût toujours quelque chose à moudre. Il ne pouvait dételer. De même, il ne concevait pas qu'on pût ne pas s'engager à fond dans tout ce que l'on entreprenait. Rien qu'il ne prit au sérieux pour ne pas dire au tragique, tour d'esprit qui exclut évidemment le sens de l'humour. Le sens de l'humour mais non point une certaine gaieté, simple et bon enfant, dont il n'était pas dépourvu.

A l'automne 1964, il participa au Congrès de Metz, mais seulement en faisant appel à son inépuisable énergie car il souffrait déjà beaucoup. Il serra les dents, tint bon et je ne pense pas que les congressistes qui l'ont vu se dépenser à cette occasion aient pu soupçonner un instant que cet ardent vieillard, infatigable sur le terrain et à l'esprit constamment en éveil, toujours prêt à nommer l'espèce qu'on lui présentait, était, en réalité, frappé à mort, profondément rongé par un cancer qui, à ce moment, avait déjà envahi une partie de l'estomac, une portion du pancréas et atteint le foie.

Sa volonté lui permit de tenir jusqu'à l'Exposition mycologique de Lyon où il s'effondra. Il se ressaisit pourtant et partit dans le Midi, champignonner avec ses amis, M. et Mme RIOUSSER. Là, ses souffrances s'aggravèrent. Il revint à Lyon. Les radios montrèrent la nécessité d'une intervention non point curative, hélas, car il était beaucoup, beaucoup trop tard pour qu'elle put l'être, mais du moins propre à le soulager. Par chance, le but fut atteint. Opéré le 5 décembre 1964, il mourut le 17 mars 1965, sans avoir vraiment souffert, ce qui fut presque un miracle et sans avoir soupçonné un instant la nature de ce qui l'emportait, ce qui en fut presque un second.

Son tonus moral fut, de bout en bout, prodigieux. Il était certain de guérir et ce n'était pas le moins du monde par fanfaronnade mais bien parce qu'il en était convaincu qu'il disait entrer en clinique « comme il irait au spectacle » et annonçait à qui voulait l'entendre que, convalescent au printemps, il participerait au Congrès mycologique de Varsovie. Hélas !

Cinq jours avant sa mort, il put encore, quoique déjà terriblement affaibli, se lever, s'habiller et se faire emmener en voiture par son ami, M. DE POUMEYROL, dans un petit restaurant de campagne où, assis comme une personne bien portante, il fit un excellent repas. Dès le lendemain, samedi, le déclin s'accéléra et, à ce moment mais à ce moment seulement, il soupçonna que son état s'aggravait. Trois jours passèrent et, dans la nuit du mardi 16 au mercredi 17 mars, il glissa dans un état stuporeux pour cesser de vivre, sans même s'en douter, vers 5 heures du matin.

Le samedi 20 mars 1965, premier jour du printemps, sous un soleil radieux, un cortège de très nombreux amis venus de toute part et où ne manquait que le plus ancien d'entre eux, sottement retenu au lit par

une grippe inopportune, l'accompagna au petit cimetière de Pollionnay où il fut enseveli sous un monceau de fleurs, où il reposera désormais, au milieu d'une campagne qu'il a bien souvent parcourue et où, on en peut être sûr, de nombreux linnéens et pendant longtemps iront lui rendre visite.

★ ★

La vie d'A. POUCHET ayant été esquissée à grands traits, il convient d'y apporter quelques touches complémentaires et aussi de parler un peu plus spécialement du mycologue.

Son principal mérite fut sans doute d'avoir réussi, seul, sans aide, sans guide lors de ses premiers pas, à connaître un très grand nombre d'espèces car, lorsqu'il apprit l'existence de notre Société et s'y fit inscrire en 1919, il y entra comme mycologue déjà averti. Quand on sait le rôle joué en mycologie par la tradition orale et à quel point elle est nécessaire au débutant qui, sans elle, s'embrouille, perd pied et se décourage, ce résultat obtenu par un chercheur solitaire est tout à fait remarquable et témoigne d'une rare opiniâtreté.

Le Dr RIEL qui était mycologue comme il était entomologiste, phanérogamiste et bien d'autres choses encore, eut tôt fait de repérer en POUCHET un sujet d'élite, à très évidente vocation de naturaliste, doué, que dis-je : brûlé du désir d'apprendre et possédant la volonté nécessaire. Il s'intéressa à lui et lui transmit toute son expérience, ceci au cours de colloques hebdomadaires où, à ce 33 de la rue Thomassin connu de tous les mycologues, nous nous retrouvions chaque lundi, le Dr RIEL, A. POUCHET et moi-même avec nos récoltes de la veille. Chacun ouvrait ses boîtes et débouchait ses tubes et comme nous ne disposions que de peu de minutes entre le moment où POUCHET avait terminé son repas et celui où il devait partir pour aller à son travail, nous avions renoncé à prendre la parole à tour de rôle et n'avions trouvé le moyen de nous dire tout ce que nous avions à nous dire et de nous montrer tout ce que nous avions à nous montrer qu'en adoptant cette convention que chacun parlerait en même temps que les deux autres et s'arrangerait pour les écouter en même temps qu'il parlait. Gymnastique peu commode mais à haut rendement et qui donna de bons résultats !

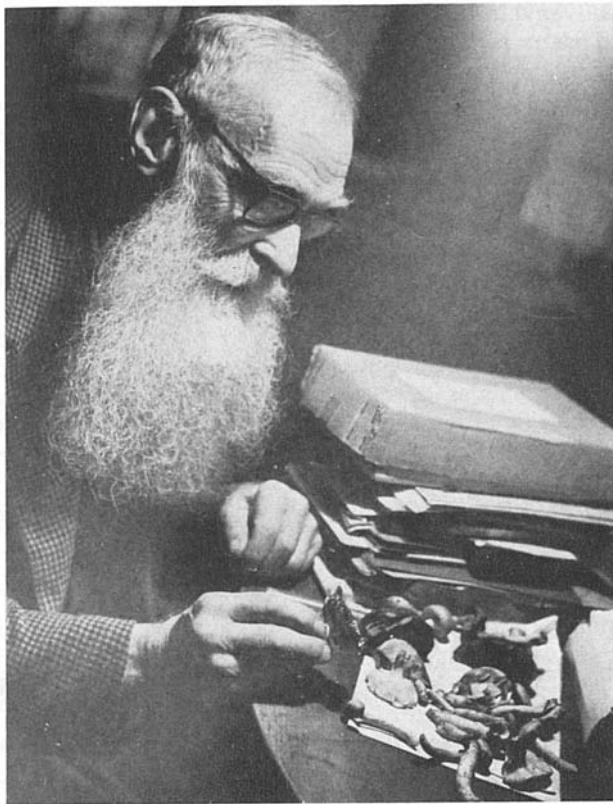
Très vite, le Dr RIEL suggéra la création dans le sein de notre Société d'une Section mycologique où l'on ne s'occuperait que de champignons et il chargea POUCHET d'en être le fondateur. Celui-ci accepta sans hésiter et, vogue la galère, le bateau fut aussitôt lancé (avril 1923) avec notre ami comme Président et moi-même comme secrétaire.

Pendant quelque temps, nous tentâmes de changer de Président chaque année mais il devint vite si évident que POUCHET nous surclassait tous par son ardeur mycologique que, tacitement, nous en fîmes une sorte de Président à vie.

Il n'y eut dans son activité, non seulement de Président mais même de mycologue, qu'une seule éclipse, à vrai dire d'assez longue durée. Elle fut causée par l'attitude de sa femme chez qui la mycophilie de son mari avait engendré une mycophobie réactionnelle. Du moins cela débuta ainsi puis, progressivement, il apparut que ce qui semblait n'être que troubles caractériels accusés, méritait, en s'aggravant, d'être hélas nommé d'un tout autre nom.

Sa femme hospitalisée, et jusqu'à sa mort qui ne survint qu'au bout de plusieurs années, POUCHET revint à la mycologie, revint à notre Société et ne quitta plus jamais ni l'une ni l'autre. On peut même dire qu'à l'une et à l'autre *il se donna*, expression qu'il faut ici entendre dans son acception plénière.

Il s'y consacra avec une passion si vive, j'allais écrire : si farouche, que, petit à petit, il finit par prendre du monde une vision uniquement mycologique, jugeant tout et tous selon le critère mycologique. Un bon



Toujours au travail malgré l'âge (82 ans).

Photo Marcel RIAS, *Le Progrès de Lyon*.

mycologue avait toujours son estime et je crois bien qu'eût-il tué père et mère, il ne l'aurait guère perdue. En revanche, le médiocre amateur, quelque qualité qu'il pût avoir par ailleurs, se voyait coté fort bas.

Le champignon était vraiment pour lui « la mesure de toute chose ». Et il l'était sous sa forme la plus concrète car concret, POUCHET l'était essentiellement ; ainsi, nous l'avons tous vu accueillir dans des Expositions mycologiques des personnages d'une certaine importance venus pour les inaugurer. Or, jamais, à cette occasion, il ne développait quelques considérations abstraites, générales, telles, par exemple, que le rôle éducatif ou prophylactique de ces manifestations. Non point ; il entraînait aussitôt le maire du lieu ou le député ou le sous-secrétaire

d'Etat dans d'abondants détails sur la décurrence des lames chez telle espèce, ou sur les fibrilles du pied de telle autre, caractères que l'interlocuteur — parfois un peu surpris... — devait vérifier par lui-même, *hic et nunc*, le champignon en cause étant placé sous son nez aux fins de constat.

Tel de ses amis ayant subi une opération et alors qu'il flottait encore dans les brumes du pentothal, reçut la visite de notre Président. Celui-ci entretint l'opéré plus d'une heure au sujet d'un *Naucoria* rebelle à la détermination. Cela dura jusqu'à ce que le malade, à bout de force et le cerveau envahi par un tourbillon de pied bulbilleux, de marge striolée et d'odeur raphanoïde, recourût à la ruse et, fermant les yeux, fit mine de s'endormir.

Un autre jour, expédiant par la poste un ouvrage mycologique, il exposa profusément au guichetier — qu'il ne connaissait point — les qualités du livre, les services qu'il rendait, les autres œuvres du même auteur...

On avait surnommé POUCHET « l'homme-champignon » et cette appellation convenait parfaitement à cet être exceptionnel qui avait placé les champignons au centre de sa vie et avait tout ordonné par rapport à eux.

Cet exclusivisme, joint au tour d'esprit purement concret que nous avons vu, le mirent, on s'en doute, à l'abri de tout souci métaphysique et, en quarante-cinq années de fréquentation cordiale et de conversations des plus ouvertes, je ne me souviens pas l'avoir entendu s'interroger une seule fois sur ce que BOSSUET nommait « la grande affaire » : les russules, les cortinaires et les tricholomes étaient là qui pressaient !

Pour nourrir nos ordres du jour et animer notre Section, il y fit causerie sur causerie et Dieu sait pourtant le mal qu'elles lui donnaient et le temps que lui prenait leur préparation ! Consciencieux comme il l'était, ayant le goût du travail bien fait, c'était six ou huit brouillons qui précédaient la rédaction définitive. A ce propos, il faut signaler qu'il eut le mérite de ne jamais céder aux amicales sollicitations de nombreux collègues et de ne jamais accepter que ces causeries de vulgarisation fussent publiées dans notre *Bulletin* dont il comprenait fort bien qu'il ne doit comporter que des travaux inédits, personnels, sous peine de voir baisser en même temps son niveau et l'estime dont il jouit.

Noter que s'il fut un exemple de totale polarisation intellectuelle, il aurait pu — il aurait suffi qu'il le voulût — se polariser dans toutes sortes d'autres directions. Il le prouva bien lorsque, devant les réactions de sa femme, il dut pendant quelque temps délaisser la mycologie. A titre de substitut, il décida alors de s'adonner à la photographie. Il s'y jeta, ou plutôt il s'y rua avec la même fougue, la même impétuosité qu'il l'avait fait pour la mycologie. D'énormes traités furent copiés par lui. Des carnets entiers furent couverts de formules de bains. Il s'instruisit non point seulement de la théorie qu'il possédait sur le bout du doigt mais aussi du côté artistique de la photographie. Il apprit à faire une bonne mise en page et, lors des agrandissements auxquels il procédait lui-même, il savait choisir dans la surface du négatif ce qui devait donner une image équilibrée. Des centaines d'excellentes photos témoignent de son aptitude à réussir dans des domaines variés quand il l'avait une fois décidé.

Alors que la plupart d'entre nous, se spécialisant, étudient les agarics et rien qu'eux, les pézizes et rien qu'elles, les gastéromycètes et point autre chose, les myxomycètes à l'exclusion du reste, POUCHET avait de fortes connaissances dans chacun de ces groupes et dans plusieurs autres. Par l'étendue du clavier sur lequel il pouvait jouer, il se classait sans conteste comme l'un des quatre ou cinq meilleurs déterminateurs français.

S'il devint un Maître en matière de détermination, il faut dire qu'il ne voulut jamais aller au-delà (les empoisonnements, pourtant, l'intéressaient par leur côté médical). La physiologie des champignons, leur



Les dernières années : départ en excursion (82 ans).

Photo Marcel RIAS, *Le Progrès de Lyon*.

biologie, ces étonnants mécanismes si ingénieusement étudiés et décomposés par un BULLER, bref tout ce qui n'était pas l'identification des espèces le laissait indifférent. La systématique elle-même ne l'intéressait pas car elle exige des rapprochements et des synthèses auxquels il répugnait. Il ne la concevait qu'au niveau de la seule spécification, elle purement analytique.

Ce qu'il aimait, ce à quoi il s'acharnait, ce qui, pour lui, résumait toute la mycologie, c'était, comme il disait, *donner un nom*. Quand il y parvenait, il était heureux. Quand il échouait, il était bien marri. Et

quelles joies lui procuraient les espèces polymorphes, celles qu'on peut découper en variétés, sans réelle existence autonome sans doute, mais du moins pourvues chacune d'un nom !

*Lyophyllum aggregatum* et toutes ses formes, les innombrables *Melanoleuca*, tous les albinos, lui étaient autant de sources de satisfaction car à chacun on pouvait attribuer un nom et donner un nom c'était pour lui aller au cœur même du problème, à l'essence de la question et lui fournir réponse clôturante.

Je m'aperçois que j'ai omis plusieurs de ses traits essentiels et d'abord sa droiture, une droiture sans faille, liée à son caractère tout d'une pièce qui ne se serait jamais accommodé d'un faux-fuyant ou d'une attitude autre que directe et franche ; puis sa jeunesse d'esprit. Elle était aussi grande que sa jeunesse de corps. Tous, entre huit et douze ans, nous avons piaffé et trépigné quand les *Belles Images*, ou le *Jeudi de la Jeunesse* ou la *Jeunesse illustrée* n'étaient pas arrivés chez le marchand de journaux à leur date habituelle, c'est-à-dire le mercredi soir. Tel était POUCHET quand le *Bulletin de la Société mycologique de France* avait trop de retard ou quand, un collègue l'ayant reçu la veille, lui ne l'avait pas encore dans sa boîte aux lettres.

Certain jour, ayant publié une Note dans notre *Bulletin*, le temps lui durait tellement de recevoir ses tirés à part que, ne pouvant y tenir, ne pouvant attendre plus longtemps cette joie enfantine, il courut chez notre imprimeur pour lui demander « au moins un acompte », dit-il. Ceci à 73 ans !

Il est infiniment regrettable qu'il ait aussi peu publié. Son immense expérience n'eût pas ainsi été perdue, mais son impatience naturelle lui rendait insupportables les délicates observations microscopiques comme les fastidieuses recherches bibliographiques qu'entraîne la moindre notule et comme il était trop averti pour ne pas savoir qu'elles sont, les unes et les autres, indispensables à un travail sérieux, il préférerait en rester là. Il lui eût fallu un aide, un adjoint, une sorte de double, un autre lui-même mais moins pressé que lui, qui aurait mis en œuvre ses observations. On en aurait facilement tiré cent notes pleines d'intérêt<sup>1</sup>.

J'ai rappelé ce que notre Société lui devait. Il me reste à donner encore une indication : par un testament l'instituant héritière de ses biens il ajouta une dernière raison à toutes celles que nous avions déjà de lui être reconnaissants.

Albert POUCHET s'appelait de son nom complet Albert *Maxime* POUCHET et il était le fils de *Napoléon* POUCHET, deux prénoms ambitieux dont il serait tentant de se laisser aller à imaginer que c'est pour les justifier qu'il fit de sa vie ce qu'il en fit et la situa hors de toute banalité. Il demeure que, parti de très bas, tant sur le plan des connaissances que sur celui des possessions temporelles, il réussit grâce à son intelligence, grâce à une énergie sans pareille, grâce à son tempérament enthousiaste, ardent comme une flamme, il réussit, dis-je, une ascension tout à fait considérable et qu'il faut saluer avec respect, un respect qui, chez ceux qui l'ont connu, se teintera de sympathie, d'amitié, de tristesse aussi.

Marcel JOSSERAND.

---

1. Il a cependant publié une trentaine d'articles, presque tous consacrés à des questions de spécification ou encore à des comptes rendus d'intoxications qui lui avaient été signalés, mais ce qu'il avait vu lui aurait permis de nous en donner incomparablement plus.